

LIVRE XXVIII.

PAIX DE TRENTE ANS.—PASSAGE DE HENRI III A VENISE.—PESTE DE 1575.—HENRI IV RECONNU ROI DE FRANCE PAR LES VÉNITIENS.—LE SAINT-SIÈGE ACQUIERT FERRARE, 1574-1604.—COUP D'ŒIL SUR LA SITUATION DU GOUVERNEMENT VÉNITIEN A CETTE ÉPOQUE.

I. Un nouveau calme de trente ans suivit cette guerre malheureuse, qui coûtait à la république une de ses plus belles colonies, et qui lui annonçait d'autres pertes, en lui prouvant l'insuffisance de ses forces pour arrêter les progrès des Ottomans. Cependant le gouvernement de Venise ne négligea rien pour se maintenir dans l'opinion des autres peuples, par tout ce qui avait de l'éclat, ou qui pouvait donner une grande idée de ses ressources (1574).

Il fit au roi de France Henri III une réception magnifique, lorsque ce prince, s'évadant du trône de Pologne, passa par l'Italie, pour aller prendre la couronne de France, qui lui était dévolue par la mort de Charles IX. Il mit d'abord pied à terre à Murano. La fabrique de glaces et les divers ouvrages de verre que cette ville était en possession de vendre à toute l'Europe, enchantèrent tellement l'auguste voyageur, qu'il anoblit, dit-on, tous les manufacturiers : ce qui ne veut pas dire qu'il leur donna le patriciat, mais seulement le titre de nobles ; dont la république faisait assez peu de cas pour permettre à ses sujets de le recevoir d'un prince étranger. Un magnifique cortège de barques de toute espèce vint prendre le roi à Murano, pour le conduire à Venise. Henri sauta au cou d'Antoine Canale, qui présidait à cette cérémonie, lui fit les compliments les plus flatteurs, sur ses exploits à la bataille de Lépante, et le créa chevalier. C'était un usage qu'affectaient les grands souverains, de distribuer des titres même hors de leurs États. Les fêtes qu'on donna à Henri III attestèrent, non-seulement la richesse des Vénitiens, mais leur supé-

rité dans tous les arts. On remarqua que le doge céda toujours la place d'honneur au légat du pape, qui s'asseyait à la droite du trône du roi, tandis que le doge ne se réservait que la gauche, même dans une séance du grand-conseil, où Henri fut prié d'assister, et où il daigna paraître en robe de sénateur vénitien.

J'ai déjà rapporté, en parlant de la marine de la république, qu'au milieu d'une fête qu'on offrit au roi à l'arsenal, les ouvriers commencèrent, construire et armèrent une galère en sa présence.

Cette brillante réception ne fut pas la seule preuve de dévouement que les Vénitiens donnèrent à ce prince. Lorsque les troubles de son royaume l'eurent réduit aux dernières extrémités, il fit solliciter de la république un prêt de cent mille écus, qu'elle fournit sous la garantie de deux banquiers, sans intérêt. Il est remarquable que le pape, lorsqu'il apprit ce service que les Vénitiens venaient de rendre à Henri III, dit devant leur ambassadeur : « Pauvre république ! apparemment qu'elle fait peu de compte de son argent, car assurément elle ne reverra jamais ce lui-ci. » Henri III, qui était prodigue et nécessairement, ne manqua pas de faire insérer dans les instructions de son ambassadeur, lorsqu'il le renvoya à Venise en 1589 : « Ayant toujours cognu lesdits seigneurs pour fort affectionnez à ceste couronne, et spécialement à la personne de sa majesté, elle a estimé qu'ilz ne luy voudront desnier à ceste occasion l'ayde qu'ilz luy peuvent faire : elle est contrainte recourir à ses bons amis, qui peuvent avoir le moyen et la volonté de luy donner quelques bons secours; partant les priera,